

# « Kinky Birds » sur les branches de la violence urbaine

**SCÈNES** Le Public décortique le tissu social urbain par le prisme du harcèlement sexuel

CRITIQUE

Elsa Poisot est partie d'une histoire vraie pour écrire *Kinky Birds*, celle d'une femme agressée dans le métro sans que personne, autour, ne réagisse. Pourtant, la pièce dépasse largement ce fait divers pour questionner les rapports complexes qui régissent notre manière d'évoluer dans la ville.

Dans un puzzle foisonnant, passionnant, la metteuse en scène fait graviter autour de cet événement tragique et incompréhensible, une foule de témoins qui, chacun à leur manière, reconstituent le drame. Ils vont surtout apporter des angles de vue différents sur les failles de notre vivre-ensemble qui rendent possible ce flagrant délit de non-assistance à personne en

danger. L'idée est belle d'installer les personnages dans le métro, espace confiné qui cristallise les tensions sociales en faisant soudain se rencontrer des communautés qui, d'habitude, évitent de se croiser. On y côtoie une femme voilée (éblouissante Deborah Rouach) qui va mettre à mal nos réflexes bien-pensants. Un petit caïd nerveux (formidable Nabil Missoumi) dont la technique de drague lourdingue va se heurter au bagout d'une jeune femme lassée qu'on colle d'absurdes fantasmes sur son faciès exotique. Mais aussi une quadra active, bobo, qui met les pieds dans le plat en se croyant progressiste (Catherine Salée, toute en nuances). Ou encore un policier (Imhotep Tshilombo) qui préfère fermer les yeux

quand ses interventions creusent trop profond dans la misère sociale. Épatants, et endurants, les comédiens jonglent avec les archétypes – le flic, le Maghrébin, la fille-mère issue du quartier, etc. – sans jamais appuyer les clichés.

## Un début d'explication

C'est la principale force de la pièce : on y observe un panorama reconnaissable de nos capitales modernes, devinant, derrière les personnages typés, les ressorts de leur rapport aux autres. On décrypte ce qui creuse des fossés dans notre groupe social, les différences rendues plus béantes encore par les préjugés, et les mécanismes sociaux qui amènent un groupe d'humains à

laisser une des leurs se faire agresser sans intervenir.

La pièce n'excuse évidemment pas, mais esquisse un début d'explication. Si Elsa Poisot avait pu élaguer certaines ramifications, comme les exposés sociologiques de deux chercheurs futuristes sur le phénomène d'empathie, notamment, qui alourdissent inutilement un kaléidoscope déjà très chargé, sa mise en scène est vive, maligne. Sans temps mort, la pièce accumule de puissants tableaux et soulève de passionnantes questions, poursuivies chaque soir, après la représentation, par des débats sur le sexisme dans la ville, la liberté ou la sécurité dans les transports en commun. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 29 octobre au Public, Bruxelles.



Épatants, et endurants, les comédiens jonglent avec les archétypes sans jamais appuyer les clichés. © ALICE PIEMME